COMBAT
18, rue du Croissant - IIe
4 NOVEMBRE 1965

La danse à la Biennale de Paris

POUR UNE RECHERCHE CHORÉGRAPHIQUE

LA quatrième Biennale de Paris qui s'achève aura permis au public de suivre plusieurs spectacles intéressants de recherches chorégraphiques, notamment une soirée consacrée à trois danseuses argentines et un programme composé avec les œuvres de jeunes danseurs de l'Opéra.

Après la démonstration de Tereja Trujillo dans le cadre du Théâtre d'Essai, dont il a déjà été question, Sonia Sanoja, Vénézuélienne, et surtout les trois Argentines Graciela Martinez, Paulina Oca et Arlette Bon confirment la vitalité de l'art sud-américain qui, en matière de danse comme de peinture, se révèle original et vigoureux.

Fortement orientées vers la danse moderne, ces trois artistes l'assimilent selon leur tempérament et leur culture et en tirent des effets très personnels : Graciela Martinez réussit avec Giselle, La campagne militaire ou I want to be President des charges malicieuses ou des caricatures bouffonnes qui n'ont comme défaut que de tourner parfois un peu court. Arlette Bon a puisé aux sources populaires avec sa Misa Criolla, illustration d'une fort belle liturgie populaire qui — c'est dommage — s'appuie moins sur la danse que sur l'expression corporelle ; tandis que Pauline Oca réussit à trouver d'intéressantes correspondances entre la danse et la musique de Debussy, de Luc Ferrari ou de Michel Philippot ; et il s'en fallut de peu que son interprétation giratoire du Boléro de Ravel ne parvienne à en prolonger l'envoûtement rythmique.

Les essais heureux de Pierre du Vilard

La soirée consacrée au Studio d'essai chorégraphique des danseurs de nos théâtres lyriques nationaux était attendue avec quelque curiosité. Michel Descombey, leur maître de ballet, a présenté cinq jeunes chorégraphes. Un seul nom est à retenir dans le cadre d'un théâtre de recherches, sinon d'avant-garde, celui de Pierre du Vilard : le premier mouvement de son ballet Quadrige exécuté par deux couples (Françoise Andreau et Philippe Arrona-Geneviève Guillée et Jean Guizerix) mérite par sa construction et son harmonie le qualificatif de « balanchinien ». Il est dommage que le second mouvement n'ait pas tenu les promesses du premier.

L'auteur n'a pas su retrouver cette « libération » initiale et ses pas de deux sont d'une inspiration plus pauvre. Mais sa création, sur une musique difficile de Bacewicz, laisse à penser qu'il y a là un talent de chorégraphe original et sensible dont on reparlera certainement.

Les autres ouvrages restent encore prisonniers de la formation classique : pouvoir s'en dégager suppose une personnalité et une maturité qu'on ne peut demander à des jeunes gens.

Un mot pour terminer du ballet présenté par Michel Descombey, Threné : c'est une œuvre d'actualité et moderne au moins par son sujet, dédié aux victimes d'Hiroshima. Il s'agit d'un pas de deux suggérant sur une musique bien choisie de Penderecki, les angoisses et la peur d'un couple soumis à un bombardement. Il a surtout pour lui d'être interprété par deux danseurs de talent : Claire Motte et Jean-Pierre Bonnefous.

Marcelle MICHEL.

TRIBUNE de LAUSANNE
LAUSANNE
DIMANCHE
31 OCTOBRE 1965

LE VISAGE ENDUIT D'ARGENT WOLFRAM MEHRING FAIT REVIVRE WOYZECK A LA BIENNALE DE PARIS

Depuis quelques années, on connaît assez bien *Woyzeck* de Georg Büchner, pièce qui influença tellement le jeune Bertolt Brecht. De nombreuses jeunes compagnies nous ont fait connaître l'œuvre et surtout le personnage. L'opéra d'Alban Berg lui a, en outre, assuré une sorte de popularité.

Dans ce climat révolutionnaire qui était celui où évoluait Büchner, il était normal que naquit ce nouveau type de héros de théâtre : le pauvre hère, le brave bougre dont toutes les chances dans l'existence se trouvent anéanties par de pompeux imbéciles qui détiennent le pouvoir. Si le personnage de Figaro annonçait la révolution, celui de Woyzeck était un véritable symbole de révolte.

Bien plus gravement encore que Musset, Büchner fut méconnu de son vivant : son œuvre avait une valeur explosive qui n'a pas agi en son temps. Wolfram Mehring, qui avait monté *Woyzeck*, dans son adaptation voici plusieurs années, et l'avait présenté dans une série de représentations à l'Alliance-Française, vient, entre deux tournées, avec sa troupe de la Mandragore, de jouer *Woyzeck* à la Biennale de Paris devant un public fort effervescent.

Le spectacle de Mehring diffère de la plupart des autres mises en scène de Woyzeck par le fait qu'il n'a pas oublié que, si la révolution grondait en Allemagne, celle-ci se trouvait également plongée dans le tourbillon romantique. Il a donc voulu donner au personnage de Woyzeck un rayonnement insolite. Il s'est composé un véritable masque en s'enduisant le visage d'argent, ce qui lui confère une sorte d'étrange attrait d'autant qu'il a une perruque blonde. Bafoué, avili, Woyzeck, finalement, domine toujours ses oppresseurs. Mehring a eu une fort bonne idée de rehausser ainsi le personnage.

Wolfram Mehring promène sa compagnie aussi bien en France qu'en Allemagne.

Il a considéré également que l'officier et le médecin incarnaient essentiellement les forces du mal, c'est pourquoi il leur a mis un masque. C'est une idée valable mais, bien que j'aime souvent les masques de Grillon, je les trouve parfois un peu trop systématiques et il est très difficile de faire jouer ensemble, en un jeu cohérent, des acteurs masqués avec des comédiens à visage nu. Du reste je suppose que c'est également une des raisons pour lesquelles Mehring s'est reconstitué un autre visage, Woyzeck étant le seul à affronter les forces du mal.

Frédérique Meininger est très émouvante dans le rôle de Marie que Woyzeck tuera.

C. V.

Photos Pic et « Tribune de Lausanne »